



**HAL**  
open science

## Décapiter les aigles, plumer les cygnes. Vallès antiromantique

Corinne Saminadayar-Perrin

► **To cite this version:**

Corinne Saminadayar-Perrin. Décapiter les aigles, plumer les cygnes. Vallès antiromantique. *Romantisme: la revue du dix-neuvième siècle*, 2018, Romantisme, 182, pp.60-69. 10.3917/rom.182.0060 . hal-03189619

**HAL Id: hal-03189619**

**<https://hal-univ-montpellier3-paul-valery.archives-ouvertes.fr/hal-03189619>**

Submitted on 8 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Décapiter les aigles, plumer les cygnes. Jules Vallès antiromantique

*Romantisme*, 2018/4, « L'Antiromantisme de gauche », Sarah Al-Matary et Stéphane Zékian dir., p. 58-67.

« Au 1 et 4, c'étaient d'abord des oiseaux que le fils du garde appelait des cygnes – disposés par 2 et 1 ; mais ce n'étaient pas des cygnes.

Sont-ce des aigles déployés ? »

Gérard de Nerval, « Angélique », *Les Filles du feu* [1854].

Les premières années du Second Empire sont marquées par une déferlante antiromantique sans précédent ; l'attaque est menée conjointement sur les fronts esthétique et politique. Dans la reconfiguration en cours du champ littéraire, la modernité se définit contre l'école de 1830. Leconte de Lisle passe à l'offensive dès 1852, avec la préface des *Poèmes antiques* : il condamne les « plaintes stériles » d'un lyrisme suranné, l'« autolâtrie d'emprunt » hugolienne, enfin la vaine prétention du poète-prophète à l'action politique<sup>1</sup>. La régénération passe par une poétique de l'impersonnalité, qui ressuscite le monde antique ou ferait mieux de s'intéresser, comme le réclame Maxime Du Camp, aux *mirabilia* techniques de la modernité : parus lors de l'Exposition universelle de 1855, les *Chants modernes* et leur provocante préface valent comme « œuvre témoin d'une certaine saturation du code poétique, lequel ne parvient plus à dire le siècle<sup>2</sup> ». Le romantisme est frappé de caducité : les maîtres meurent, s'exilent ou se résignent au silence ; les épigones s'épuisent en grotesques gesticulations décadentes. Fin de partie, donc.

Le réquisitoire politique n'est pas moins accablant. L'illusion d'une « communauté élégiaque » a provoqué le bain de sang de Juin 1848, puis l'assassinat de la République – sanctionnant l'inanité d'un universalisme fondé sur la Charité, valeur essentielle « à l'exacte confluence des dimensions religieuses, politico-sociales et esthétiques du romantisme<sup>3</sup> ». Les républicains reprochent au lyrisme romantique l'hypocrisie de sa

---

<sup>1</sup> L'incipit de la Préface de 1852 affirme : « Ce livre est un recueil d'études, un retour réfléchi à des formes négligées ou peu connues. Les émotions personnelles n'y ont laissé que peu de traces ; les passions et les faits contemporains n'y apparaissent point. Bien que l'art puisse donner, dans une certaine mesure, un caractère de généralité à tout ce qu'il touche, il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur et de ses voluptés non moins amères, une vanité et une profanation gratuites. D'autre part, quelque vivantes que soient les passions politiques du temps, elles appartiennent au monde de l'action » (Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, Paris, Gallimard, nrf Poésie, 1994, p. 310).

<sup>2</sup> Jean-Pierre Bertrand, « Maxime Du Camp, *Les Chants modernes* », *L'Année 1855. La littérature à l'âge de l'Exposition universelle*, Jean-Louis Cabanès et Vincent Laisney dir., Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 521.

<sup>3</sup> Pierre Loubier, « La canaille élégiaque », *Contre le romantisme*, textes réunis par Claude Millet, *Textuel*, n° 61, 2010, p. 47.

sensiblerie humanitaire, et son incapacité à faire de l'action « la sœur du rêve<sup>4</sup> » ; le Christ des barricades a renié sa vocation révolutionnaire, que lui rappelle violemment Leconte de Lisle :

Arrière, paresseux ! cœurs tremblants, cœurs d'esclaves,  
Je ne suis pas le Dieu des lâches, mais des braves !  
Qui de vous a souffert ? qui de vous a lutté ?  
Allez ! Je vous renie, et pour l'éternité<sup>5</sup> !

Dans le camp d'en face, le parti de l'Ordre mène une campagne antiromantique aux stratégies éprouvées, puisqu'elles s'inscrivent dans la continuité des débats lancés dans les années 1840. Les excès d'une littérature immorale, ainsi que ses revendications sociales, ont attisé les passions funestes et favorisé les désordres politiques : les catastrophes de 1848 sont les conséquences de la contagion romantique, répandue par les genres populaires que sont le drame et le roman-feuilleton. L'hygiénisme d'une littérature vertueuse, portée par l'école du bon sens, peut seul éradiquer le mal et rétablir la santé morale et idéologique du pays.

Jules Vallès entre en littérature en 1857, après une jeunesse républicaine militante inaugurée dès 1848, l'année de ses seize ans. Son positionnement de journaliste et d'écrivain est révélateur des ambiguïtés et des tensions qui traversent le champ culturel contemporain. Réaliste et « actualiste » de conviction, il récuse l'idéalisme romantique, mais défend la vocation idéologique et politique de la littérature. Partisan d'une république sociale, il refuse le culte romantique du génie et des grands hommes, mais revendique l'héritage d'Eugène Sue et l'ambition universaliste de l'écriture intime. Conscient de l'écrasante responsabilité politique du romantisme quarante-huitard, il cherche à réinvestir dans l'activisme laïque et démocratique l'enthousiasme de ses aînés.

Au-delà de son originalité et de ses paradoxes, la trajectoire de Jules Vallès antiromantique permet de mieux cerner la spécificité d'un débat dont les modalités et les enjeux sont révélateurs des reconfigurations du champ littéraire, dans les trente ans décisifs qui séparent les lendemains du Coup d'Etat de la mort de Victor Hugo.

### **1857-1869 : le romantisme est-il un hugolisme ?**

Les débuts du Second Empire déplacent le débat sur le romantisme du domaine littéraire à la sphère politique. La radicalisation idéologique a pour conséquence d'« assimiler “romantisme” et “démagogie”, pour employer les mots de l'époque<sup>6</sup> » : d'où une polarisation nette – l'étendard romantique cherche à rassembler des valeurs républicaines, démocratiques et sociales, cependant que le classicisme devient la bannière de l'Ordre moral et politique. Cependant que *Les Châtiments* [1853], puis *Les Contemplations* [1856] proclament avec éclat cet antagonisme, les grandes figures de la génération de

---

<sup>4</sup> « Je sortirai, quant à moi, satisfait / D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve » (Charles Baudelaire, « Le Reniement de Saint Pierre », *Les Fleurs du Mal* [1857], Œuvres, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 122). Conclusion sans appel : « Puissé-je user du glaive et périr par le glaive ! / Saint Pierre a renié Jésus... Il a bien fait ! » Le poème a d'abord paru dans la *Revue de Paris* en octobre 1852.

<sup>5</sup> Leconte de Lisle, « Les paraboles de Dom Guy », *Poèmes barbares* [1862], Paris, Gallimard, nfr Poésie, 1985, p. 284.

<sup>6</sup> Bernard Le Drezen, « Romantisme, antiromantisme dans les débats politiques et littéraires de la deuxième République », *Politiques antiromantiques*, Claude Millet dir., Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 60. L'article cite notamment la deuxième édition de l'ouvrage de Cuvillier-Fleury, *Portraits politiques et littéraires* (Paris, Michel Lévy, 1852), très critique à l'égard de Lamartine, Hugo et Sue, « autrement dit la poésie, le théâtre et le roman-feuilleton » (p. 63).

1830 restées en France multiplient les actes de résistance – romantisme par mort : en attestent les entreprises mémorialistes de George Sand et d'Alexandre Dumas<sup>7</sup>, tout comme l'« encyclopédie du romantisme<sup>8</sup> » que propose *Les Mohicans de Paris* [1854-1859]. La presse fait de la moindre allusion à Hugo ou à Michelet une arme anti-bonapartiste ; dans *Le Mousquetaire*, « journal d'Alexandre Dumas », le culte romantique tourne à l'idolâtrie : « La défense du romantisme fait office d'unique ligne directrice de la critique, au prix de graves contresens. C'est ainsi qu'Armand Baschet, oubliant que le romantisme de 1830 était volontiers ironique envers lui-même, reproche vertement à Musset de s'en être moqué dans les *Lettres de Dupuis et Cotonet*<sup>9</sup>. »

En 1857, l'entrée en littérature de Jules Vallès est fracassante : le brûlot *L'Argent* attaque frontalement les mythologies de la bohème façon Murger, les scénographies du Poète mourant manière Chatterton, ainsi que le pauvrisme promu comme idéal poétique et philosophique. En même temps, le jeune écrivain officie comme chroniqueur pour la revue *Le Présent* (où il compte Baudelaire parmi ses collègues) : son positionnement montre une compréhension intime des enjeux de la défense et illustration du romantisme à l'ère césarienne. Sur le versant de l'écriture intime, il rend indirectement hommage à George Sand et au « pacte solidaire » qui fonde l'*Histoire de ma vie*<sup>10</sup>, avec des termes très proches des siens (lesquels rappellent par ailleurs la célèbre préface des *Contemplations*) : « Nous sommes tous les mêmes ! En parlant de moi, je parle aussi de celui-ci, de celui-là, et toutes les émotions, les petites comme les grandes, lecteur, vous les avez éprouvées à votre heure<sup>11</sup>. » Le discours politique, en ces temps de censure, est nécessairement oblique ; cependant Vallès rend ouvertement hommage à Eugène Sue, l' élu socialiste de 1850, l'auteur des *Mystères du peuple*, l'opiniâtre forgeron du « roman insurrectionnel<sup>12</sup> » – l'écrivain vient de mourir en exil : « Nous perdons aujourd'hui un homme d'un talent énergique et fort. Il y a quelque temps, Lamennais, Rude, David, désertèrent le champ de bataille [...] Quand ils seront tous partis, qui les remplacera<sup>13</sup> ? »

Cette nécrologie républicaine et socialiste marque aussi la fin d'une époque : « J'ai suivi, hier, Musset au cimetière. Les proscrits meurent dans l'exil ! C'est bien une société nouvelle, avec d'autres émotions, d'autres sentiments, d'autres armes, qui a ouvert la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. » Le lyrisme romantique entraîne dans son déclin une certaine conception de la poésie<sup>15</sup>, cependant que les derniers représentants de la grande génération « finissent mal<sup>16</sup> ». *La Revue de Paris*, « organe de la jeune littérature », rallie

---

<sup>7</sup> George Sand commence l'*Histoire de la vie* en 1847, et en poursuit la publication jusqu'en 1855. Dumas écrit *Mes mémoires* exactement dans la même période

<sup>8</sup> Cf. Lise Dumasy, « *Les Mohicans de Paris*, ou comment être romantique sous le Second Empire », *Entre presse et littérature. Le Mousquetaire, journal de M. Alexandre Dumas*, Pascal Durand et Sarah Mombert dir., Liège, Bibliothèque de la faculté de littérature et de philosophie, 2009, p. 197-228.

<sup>9</sup> Sarah Mombert, « Le chevalier blanc de la critique littéraire », *Entre presse et littérature. Le Mousquetaire, op. cit.*, p. 97.

<sup>10</sup> Cf. Damien Zanone, « Le Pacte solidaire. *Histoire de ma vie* de George Sand », *1848, une révolution du discours*, Hélène Millot et Corinne Saminadayar-Perrin dir., Saint-Etienne, Les Cahiers intempêtes, 2001, p. 243-252.

<sup>11</sup> Jules Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 1<sup>er</sup> novembre 1857, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, t. 1, p. 88.

<sup>12</sup> L'expression est de Cuvillier-Fleury, cité par B. Le Drezen, « Romantisme, antiromantisme... », article cité, p. 69.

<sup>13</sup> J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 48.

<sup>14</sup> J. Vallès, *L'Argent* [1857], *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 10.

<sup>15</sup> « [La Poésie] est morte sous le ridicule ; M. Hugo a tenu les cordons du poêle. Le Romantisme a sonné le glas de la poésie » (*Ibid.*, p. 8-9).

<sup>16</sup> J. Vallès le rappelle dans son éreintage des *Chansons des rues et des bois* (*Le Figaro*, 2 novembre 1865, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 568). Cf. Marie Perrin-Daubard, « Les "grands romantiques". Silence et renouvellement », *L'Année 1855. La littérature à l'âge de l'Exposition universelle, op. cit.*, p. 153-154.

certes « littérateurs chevelus, derniers romantiques, poètes ouvriers<sup>17</sup> », survivants de la « littérature téméraire » et républicaine des années 1840 – mais, là encore, un tournant s'affirme : « Nous rêverions un romantisme, qu'on nous pardonne ce vieux mot, dégagé de toute imitation, une expression de l'art moderne plus complète<sup>18</sup> », annonce Gautier en tête du nouveau journal.

La personne et l'œuvre d'Hugo cristallisent, sous l'Empire, les enjeux esthétiques et politiques du militantisme romantique. A cet égard, Vallès adopte une position résolument marginale par rapport aux journalistes républicains contemporains. Certes, maints clins d'œil intertextuels rendent hommage à la prégnance d'un imaginaire : comme Schaunard dans les *Scènes de la vie de bohème*, l'écrivain évoque, sur le mode burlesque, l'« Ananké des Anciens<sup>19</sup> » s'abattant sur les fonds de culotte d'Ernest Pitou ; pendant la période de Carême, « Quasimodo dînera chez Esmeralda<sup>20</sup> » ; le Bachelier Géant croit voir en Rosita « une Marion Delorme ou une Manon Lescaut<sup>21</sup> ». Un titre comme *Le Dimanche d'un jeune homme pauvre, ou le septième jour d'un condamné* rapproche indûment Hugo d'Octave Feuillet, « le Musset des familles » : la parodie vaut aussi comme hommage<sup>22</sup>. En 1869, l'article « Waterloo » dialogue avec l'auteur des *Misérables* : « Nous restâmes jusqu'au matin à lire dans la chambre même où couchait Hugo (j'ai dormi dans le lit où il a ronflé), à lire les chapitres des *Misérables* où il parle de Waterloo. Arrivé au moment où la garde s'avance pour mourir, l'un de nous ferma le volume et récita les vers admirables de *L'Expiation*<sup>23</sup>. »

Reste que Vallès adresse à l'illustre exilé trois reproches majeurs. Hugo n'est devenu que très tardivement « un homme de liberté », après s'être engagé comme légitimiste puis s'être rallié à Louis-Philippe<sup>24</sup> ; les républicains hugolâtres se trompent lorsqu'en 1867, ils vont applaudir *Hernani*, ce « méli-mélo de pape et d'empereur » très loin des drames démocratiques qu'exige la modernité<sup>25</sup> ; enfin, l'inspiration mystique et bibliste<sup>26</sup> du poète éloigne les militants de « la réalité rugueuse à étreindre ». Comme Lamartine, Hugo est

---

<sup>17</sup> J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 8 août 1857, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 40.

<sup>18</sup> Théophile Gautier, « Liminaire » au premier numéro de la *Revue de Paris*, octobre 1851.

<sup>19</sup> J. Vallès, « Le Testament d'un blagueur », *La Parodie*, 30 septembre-12 décembre 1869, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1121. Henry Murger, dans les *Scènes de la vie de bohème*, se réfère sur le même ton burlesque à *Notre-Dame de Paris* : « Tandis que je sommeillais sur l'oreiller de la sécurité, le guignon, *anankè* en grec, le guignon dispersait mes espérances » (Paris, Gallimard, Folio, 1988, p. 56).

<sup>20</sup> J. Vallès, *La Rue* [1866], « Souvenirs », « Pâques », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 688.

<sup>21</sup> J. Vallès, *Les Réfractaires* [1865], « Le Bachelier géant », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 272. Admirateur impénitent de Musset, Fontan-Crusoé évoque de son côté le cri de ralliement « A la tour de Nesle ! », hommage au drame de Dumas qui remporta un triomphe en 1832 (*Ibid.*, p. 151).

<sup>22</sup> Initialement paru dans *Le Figaro*, ce long article est repris dans *Les Réfractaires*. Dans *Le Bachelier* encore [1881], le chapitre « Après la défaite » renvoie au poème « Après la bataille », publié dans la première série de *La Légende des siècles. Petites épopées* [1859].

<sup>23</sup> J. Vallès, « Waterloo », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1088. Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon article « “Le champ de bataille de Waterloo” : usages polémiques du reportage », *Autour de Vallès*, n° 40, « Vallès et le reportage », coordonné par G. Pinson et M. E. Thérenty, 2010, pp. 57-72.

<sup>24</sup> J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », *Le Figaro*, 7 juin 1868, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1063. Ces engagements initiaux permettront à la droite réactionnaire de revendiquer sa part dans la gloire de Hugo, au moment de ses funérailles en 1885.

<sup>25</sup> J. Vallès, « Hernani », *La Rue*, 29 juin 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 047-951. Sur cet article, on consultera l'analyse de Myriam Roman, « La “bataille” d'*Hernani* racontée au XIX<sup>e</sup> siècle : pour une version romantique de la “querelle” », *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle ?*, Corinne Saminadayar-Perrin dir., Publications de l'université de Saint-Etienne, « Le XIX<sup>e</sup> siècle en représentation(s) », p. 125-150.

<sup>26</sup> « Il faut que nous condamnions de toutes nos forces cette tendance au mysticisme qui n'est qu'un manteau de l'impuissance ou le masque d'une tyrannie. Dieu, le gouffre, chaos, mystère ! Laissons les croyants parler ainsi [...] Si la liberté les suivait, elle irait avec eux trébucher dans le baquet ou dans le puits » (« *Les Chansons des rues et des bois* », article cité, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 572).

complice des désastres de Juin 1848 et de Décembre 1851 : « Ils donnèrent à la République, l'un des pieds de cygne, l'autre une tête d'aigle, et la menèrent ainsi endormie et saignante à l'abattoir<sup>27</sup>. »

### **Pathologies romantiques sous l'Empire : tentative de diagnostic**

Cette polémique atteste l'écrasante présence fantomatique de Hugo durant toute la période. L'exilé hante la modernité, à l'image de l'emprise romantique qui, sous le second Empire, déborde largement le champ littéraire pour devenir « un phénomène de société [...] une manière de vivre, un ethos<sup>28</sup> ». Critiques et hommes politiques dénoncent à l'envi l'étendue des ravages : « Œuvres morbides, créateurs fous, poètes maudits et disparus précocement, jeunes idéalistes consumés par la phtisie, lecteurs égarés pour s'être trop exposés au sublime<sup>29</sup>... » Le romantisme déclenche des épidémies, et multiplie les addictions – le livre se métamorphose en *serial killer* version papier. Vallès n'en disconvient pas, qui dans les « Victimes du livre » dénonce dès 1862 les dommages collatéraux des mélancolies à la Chateaubriand ou de la « bonne lame de Tolède » d'Antony<sup>30</sup> ; mais le « fanatisme de l'imprimé », rappelle le chroniqueur, concerne toutes les formes de littérature, jusqu'à la Bibliothèque bleue – le réalisme de Balzac est, à cet égard, beaucoup plus préoccupant (combien de Rastignac pour un René, sous l'Empire !)

Surtout, le journaliste prend fermement ses distances par rapport à l'interprétation politico-apocalyptique du « mal romantique », co-produite par les partisans de l'Ordre<sup>31</sup> et par les républicains rigoristes, lesquels s'entendent pour attribuer à la génération de 1830 tous les dérèglements moraux et sociaux contemporains : « Pour me prouver qu'Alfred de Musset est un fléau social, vous me montrez au fond des caboulots quelques gamins qui scandent, avec le hoquet de l'ivresse, les vers de l'auteur des *Nuits*<sup>32</sup> ! » Ni les drames ni les romans-feuilletons ne peuvent, s'insurge Vallès, être accusés d'avoir armé la main ou la volonté des assassins (et assassines : on répète à l'envi que Mme Lafarge est une lectrice compulsive) ; les cachots ne sont pas peuplés de néo-Lacenaïres : « [Le condamné] n'a jamais été au théâtre, ne connaît ni Mélingue, ni Jenneval, ni Rocamboles ! Il lisait *La Patrie*<sup>33</sup> ! »

Ce ne sont pas tant les lecteurs, mais les artistes qui sont menacés par le prestige des temps flamboyants du romantisme, rehaussés par l'éteignoir politique et artistique de l'Empire. Malgré le tournant des années 1850, les apprentis-poètes empruntent leurs modèles à la grande époque des luttes et des rêves. Certains privilégient le versant

---

<sup>27</sup> J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », article cité, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1063. Sans doute y a-t-il là une dénonciation de la « manière féminine et élégiaque de penser le politique et les rapports socio-économiques » (Pierre Loubier, « La canaille élégiaque », *Contre le romantisme, op. cit.*, p. 46).

<sup>28</sup> Claude Millet, « Avant-propos », *Politiques antiromantiques, op. cit.*, p. 9. Cf. *Le personnage, un modèle à vivre ?*, E. Pezard dir., Fabula / Colloques en ligne.

<sup>29</sup> Victoire Feuillebois, « “Victimes du livre ?” Danger et vertu de la lecture empathique chez Jane Austen, Pouchkine et Balzac », *Romantisme*, n° 174, 2016/1, p. 101.

<sup>30</sup> J. Vallès, « Les Victimes du livre », *Les Réfractaires, Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 230-246. *L'Argent* esquissait déjà ce réquisitoire, ainsi que le signale Victor Chauvin dans un compte rendu paru dans la *Revue de l'Instruction publique* (4 février 1858) : « J'en ai connu, pour ma part, de ces désespérés de vingt ans, qui voulaient singer Werther et René, qui prétendaient porter au front le signe fatal du malheur [...] phtisiques à la robuste encolure. »

<sup>31</sup> Comme Paulin Limayrac, contempteur de Musset auquel répond Vallès dans *Le Présent*, 8 août 1857 (*Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 44).

<sup>32</sup> J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », article cité, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1062.

<sup>33</sup> J. Vallès, « Le Châtiment », *Le Nain jaune*, 7 mars 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 929. Paulin Limayrac, justement, écrivait (entre autres) dans *La Patrie*.

combattif, voire provocateur des jeunes révolutionnaires dans l'art, et se font tapageurs comme jadis les petits romantiques – mêlant le souvenir des Jeune-France et du Cénacle balzacien : « [Ce poète] était jeune, très jeune, et n'avait encore vu la vie qu'à travers les livres [...] Il parlait du vieux Quartier latin, et portait en arrière une calotte rouge de bousingot ou d'émeutier. Il croyait encore à la solidarité des étudiants, parlait de d'Arthez et de Cabrion ; mais il voulait être d'Arthez<sup>34</sup>. » D'autres préfèrent la scénographie du poète mourant, et organisent le culte des « poètes-cygnés » du romantisme, en « rappelant les souffrances glorieuses des martyrs<sup>35</sup> », nouveaux Christs dévoués à l'art jusqu'à la mort.

Les uns et les autres témoignent d'un préoccupant anachronisme, s'obstinant à vouloir greffer sur la modernité une esthétique et des attitudes d'un autre âge :

Faut-il remuer ce tas de morts-nés, poétailons qui vagissent un moment, se crispent, bavent ; dont le bocal est un café ; qui flottent là dans la bière et l'eau-de-vie, comme des foetus dans l'esprit-de-vin, et qui rendent leur âme de barde [...] petites individualités qui s'éteignent avec un monde qui se meurt, qui est mort<sup>36</sup>.

Plus inquiétant : la grandiloquence et le colorisme exhubérant de l'esthétique romantique<sup>37</sup> s'exportent dans tous les domaines. Personnages-clichés et expressions boursoufflées gangrènent jusqu'à l'écriture romanesque moderne, ou supposée telle : « Le style et le ton sentent la froide déclamation, les types sont exagérés [...] on se croirait aux plus mauvais temps du romantisme ; des revenants de 1830 tous ces héros : hidalgos croisés de Rodolphe<sup>38</sup>. »

Les morts-vivants du romantisme refusent de quitter le devant de la scène culturelle, alors même que la période enregistre une mutation esthétique décisive – « La littérature change de tour quand la politique change de face<sup>39</sup> », note sobrement Vallès. A cet égard, la solidarité de l'écrivain avec Courbet, maintes fois proclamée, vaut pour manifeste : « Un monde a disparu, celui du romantisme, emporté par la révolution de 1848 et le coup d'État de 1851. Courbet prend acte de cette nouvelle situation<sup>40</sup>. » La queue du romantisme dégénère en exagérations creuses<sup>41</sup>, gesticulations frénétiques et production à la chaîne de clichés violemment colorisés – ce qui déshonore la révolution esthétique de 1830, tout en faisant barrage aux avant-gardes réalistes.

D'où, chez Vallès, une triple offensive. Elle porte d'abord sur les comportements codifiés, et désormais automatisés, programmés par les chefs-d'œuvre du romantisme (et les scénographies adoptées par les maîtres – on songe aux célèbres photographies de Hugo à Guernesey...). Le journaliste opère un désamorçage systématique autant que

---

<sup>34</sup> J. Vallès, « Lettre d'un mourant qui a la douleur extrême de laisser inédites treize œuvres variées qui rendraient de 21 à 22 volumes », *L'Époque*, 1<sup>er</sup> juin 1965 (à paraître avec notes et commentaires de Céline Léger dans la revue *Autour de Vallès*, n° 49, 2019).

<sup>35</sup> J. Vallès, *La Rue*, « La Servitude », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 801.

<sup>36</sup> J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 3 novembre 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1002.

<sup>37</sup> « Un courant littéraire, ou plus encore une école, est nécessairement une fabrique à clichés », note Mathieu Liouville (« Le cliché romantique, aux origines de l'antiromantisme », *Contre le romantisme, op. cit.*, p. 21).

<sup>38</sup> J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 septembre 1864, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 387.

<sup>39</sup> J. Vallès, « Les Romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 400.

<sup>40</sup> Pierre Laforgue, « Antiromantisme, réalisme et modernité en 1855 », *Politiques antiromantiques, op. cit.*, p. 81. Dans les premières années du second Empire, les peintres, et notamment le cénacle de Courbet, ont un rôle de premier plan dans la structuration du champ littéraire (V. Laisney, « Réformer le bataillon sacré », 1855. *La littérature à l'âge de l'Exposition universelle, op. cit.*, p. 130).

<sup>41</sup> Cette manie de l'hyperbole s'oppose à l'exigence réaliste : « L'on conclut en m'accusant, non pas précisément de lâcheté, mais de romantisme » (J. Vallès, « Les mineurs de Saint-Etienne », *La Rue*, 19 octobre 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 988).

désacralisateur. Voici un moderne reporter de terrain en partance pour Londres : « Je prends, appuyé sur le bastingage, des attitudes de Child-Harold mêlant l'écume de ses rêves à l'écume des vagues et laissant errer sa pensée brûlante au hasard des flots. – Je ne pense à rien<sup>42</sup>. » Dans le grand silence de l'Empire, les petits-fils de René se convertissent au bonheur pensif de la pêche à la ligne, « l'œil rêveur, [et] regardent avec mélancolie des vers se tordre dans le son<sup>43</sup> ». La contagion romantique gagne jusqu'aux cochons, dont certains affichent à l'abattoir « l'air rêveur » du Poète guillotiné : « En face de cet André Chénier des pachydermes, le charcutier se dit, songeant à la trichine : “Il a quelque chose là<sup>44</sup>.” » Autant de caricatures désopilantes du mage pensif que célèbrent, dans ces mêmes années, *Les Contemplations*, *William Shakespeare* ou *Les Travailleurs de la mer*...

Plus radicalement, il s'agit de traquer les recyclages perniciose de la grandiloquence et de l'idéalisme romantique repérables jusque chez les plus grands, Balzac le « poète épique » ou Sand le « tribun<sup>45</sup> ». Chez les débitants de romans idéalistes, des restes anémiés de romantisme enrobent la niaiserie d'un sentimentalisme calamiteux. Cherbuliez excelle à ce recyclage infamant : « Souffrance qui n'a pas d'accent ! douleur qui a juste la majesté du spleen plaintif et larmoyant [...] Je connais cette race de gémissieurs : René a pincé un des premiers les cordes de cette guitare trop vieille, et il me semble qu'Oswald parle de Corinne un peu comme Marcel va parler de Paule<sup>46</sup>. » Ces clones émasculés des héros romantiques, incarnations du « bon ton » propre au roman bourgeois, sont plus perniciose pour le grand public que leurs transgressifs modèles.

Lesquels, néanmoins, continuent à exercer une influence anachronique mais prégnante – d'où le débat intertextuel passionné qu'engagent certaines œuvres de Vallès avec les grandes figures du romantisme. Comme Zola qui l'avoue sans détour, Vallès conserve longtemps son amour de jeunesse pour la poésie de Musset. Dans son premier recueil, *Les Réfractaires*, il rend hommage à l'auteur de la *Confession d'une enfant du siècle* dès l'introduction<sup>47</sup>, et emprunte le titre « L'Habit vert » à un proverbe d'Augier et Musset [1849] ; le personnage attachant mis en scène sous le nom de Fontan-Crusoé charme ses nuits à la belle étoile en récitant de vers de Musset : « Pâle étoile du matin, lointaine messagère... », et compose lui-même une élégie intitulé *Le Spectre noir*<sup>48</sup>. Cette fidélité poétique, au mépris des règles économiques qui régissent le champ littéraire, n'est pas dépourvue de grandeur.

Quant à la vie de bohème, cette mythologie romantique des « apprentissages de l'artiste », elle s'avère vivace et tenace, puisqu'elle modèle imaginaires et comportements jusqu'à la Troisième République. Initiée dans les années 1830 par le Petit cénacle et l'impasse du Doyenné, considérablement infléchie dans la décennie suivante par les reconfigurations médiatiques du champ littéraire<sup>49</sup>, cette légende dorée connaît un triomphe multimédia grâce aux récits de Murger. Dangereux en ce qu'il désarme la lucidité socio-économique des acteurs du champ, perniciose par les trajectoires d'échec

<sup>42</sup> J. Vallès, *La Rue*, « Londres », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 786.

<sup>43</sup> J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Le Dimanche d'un jeune homme pauvre », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 249.

<sup>44</sup> J. Vallès, « Monographie du cochon », *Le Figaro*, 12 avril 1866, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 638.

<sup>45</sup> Vallès oppose cette double tendance épique et démonstrative à la simplicité de Dickens (« Littérature anglaise. Le roman », article cité, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 550).

<sup>46</sup> J. Vallès, « Les Romains nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 19 décembre 1864, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 468 (le critique éreinte le dernier roman de Victor Cherbuliez, *Paule Méré*).

<sup>47</sup> Cf. Marie-Françoise Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX<sup>e</sup> siècle. Un mutant des lettres*, Saint-Etienne, Les Cahiers intempéstifs, 2003, p. 187-188. « Le Bachelier géant » avait pour titre, dans une version antérieure, « Les Confessions d'un saltimbanque »...

<sup>48</sup> J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les Irréguliers de Paris », *Œuvres, op. cit.*, t. 1, respectivement p. 168 et 158.

<sup>49</sup> Cf. Jean-Didier Wagneur et Françoise Cestor, *Les bohèmes (1840-1870)*, Seyssel, Champ Vallon, 2012.



qu'il détermine, cet imaginaire bohème est très tôt dénoncé par les promoteurs du réalisme comme Champfleury. Ce dernier propose dès 1847, dans *Chien-Caillou*, « un programme de réécriture réaliste » applicable aux légendes de la bohème, comprenant notamment un « tableau qui oppose la misère sordide aux *Vignettes romantiques*, dans le chapitre IV d'un « Conte » dédié à Hugo<sup>50</sup> ». Ce texte polémique bénéficie en 1960 d'une nouvelle édition chez Michel Lévy, d'où un regain d'actualité. Le court roman de Zola *La Confession de Claude* [1865] remplit à la lettre ce programme de réécriture réaliste – le personnage principal du récit, lui-même aspirant écrivain, explique à l'inverse comment Musset et Murger, chantres des étudiants et des grisettes, ont procédé : « Laurence deviendra Musette ou Mimi [...] Le bouge deviendra une mansarde gaie, fleurie, blanche de soleil ; la robe de soie bleue se changera en indienne légère et propre ; ma misère sera pleine de sourires, mes tendresses rayonneront. Et je chanterai à mon tour la chanson de la vingtième année, reprenant le refrain où les autres l'ont laissé, continuant les paroles douces et menteuses, le trompant, trompant ceux qui viennent après moi<sup>51</sup>. »

Cette même année 1865, le recueil des *Réfractaires* oppose à la bohème rose de Rodolphe et Marcel la misère noire des irréguliers de Paris ; l'accueil critique souligne la dimension polémique de l'ouvrage – « un monde auprès duquel la Bohème de Murger est un pays de Cocagne<sup>52</sup> » : « Murger a peint la bohème d'un pinceau fantaisiste, trop gaie et trop attrayante. Il l'a idéalisée [...] La réalité affreuse n'apparaît pas assez. Le tableau vrai, navrant, cruel, de cette existence misérable, il il faut le chercher dans Vallès [...] Les calembours de Schaunard et les chansons de Musette sonneraient faux dans cet adagio lugubre<sup>53</sup>. » On songe aux sarcasmes de Flaubert sur *Les Misérables* [1862] : Marius indigent, qui vit (mal) du « travail de la pensée » (dirait Vingtras), se nourrit trois jours durant d'une unique côtelette<sup>54</sup>... Edifiant exemple d'anorexie romantique : « Le gigot est lourd aux mélancolies<sup>55</sup> » !

### **Romantisme et République (1871-1885)**

Les années d'instabilité qui suivent l'écrasement de la Commune, puis les difficiles débuts de la Troisième République consacrent Victor Hugo comme poète national. Le premier chapitre des *Déracinés* rappelle ce prestige immense de l'écrivain, vivante « expression du pays<sup>56</sup> » ; en 1879, les lycéens de Nancy « symbolisaient et glorifiaient la persistance de la patrie dans le nom national et républicain de Victor Hugo [...] M. Bouteiller leur apporta la seconde série de *La Légende des siècles* : il lut l'*Hymne à la terre*<sup>57</sup>. » Symétriquement, le dernier chapitre du roman orchestre magnifiquement les funérailles du poète, lesquelles rassemblent tout un peuple autour du père de la République.

Dès 1874, Vallès affiche sa réconciliation avec Hugo, dans l'article qu'il consacre à *Quatrevingt-treize* (les accents communards du roman ne lui ont pas échappé<sup>58</sup>) :

<sup>50</sup> François-Marie Mourad, introduction à *La Confession de Claude*, Paris, Le Livre de poche, 2013, p. 29.

<sup>51</sup> Emile Zola, *La Confession de Claude*, *op. cit.*, p. 172.

<sup>52</sup> Paul de Saint-Victor, « Les Réfractaires », *La Presse*, 19 février 1866.

<sup>53</sup> Jean Richepin, *Les Étapes d'un réfractaire*, Paris, Lacroix, 1872, p. 39.

<sup>54</sup> Menu détaillé : « Le premier jour il mangeait la viande, le second jour il mangeait la graisse, le troisième jour il rongait l'os ». Titre du livre : « Excellence du malheur » (*Les Misérables*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, p. 694 – quelques lignes plus loin, le jeune homme se trouve affublé d'un habit vert...).

<sup>55</sup> J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les Victimes du livre », *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. 240.

<sup>56</sup> Maurice Barrès, *Les Déracinés* [1897], Paris, Folio, 1988, p. 145.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 76. Henri Gallant de Saint-Phlin, que la tradition familiale éloigne de la République, se rattache à une autre grande tradition du romantisme et compose des « vers lamartiniens » (p. 110).

<sup>58</sup> Cf. C. Saminadayar-Perrin, « Le roman du débat républicain, 1870-1914 », *Les Romans de la Révolution*, Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin dir., Paris, Armand Colin « Recherches », 2014, p. 122-132. La

Depuis *Les Misérables*, il a ajouté à sa lyre une corde de fer. Sa prose a pris la défense des malheureux et des calomniés, passant en plein peuple, en plein cœur ; il laisse derrière lui tout le monde de ses drames passés, les rois et les fous de rois, les reines et les amants des reines, pour aborder avec l'autorité de son émotion et de son génie cette foule nouvelle [...] cohue d'obscurs et d'exploités, tas sans nom<sup>59</sup>.

Si bien que le proscrit rend hommage, dans les colonnes du *Voltaire*, au bivouac d'exilés réuni autour de Hugo à Jersey – reprenant un vers célèbre des *Châtiments* : « Jersey rit, terre libre au sein des vastes mers<sup>60</sup> » .

De retour à Paris après l'amnistie, Vallès s'explique avec les lecteurs républicains du *Réveil*, pour la plupart admirateurs de Hugo. La solidarité manifestée par l'écrivain en 1871 a levé toutes les réticences : « J'ai à saluer avec toute la reconnaissance d'un vaincu l'homme qui offrit sa maison aux échappés de la semaine sanglante<sup>61</sup>. » La référence hugolienne devient un argument de choc dans le débat social. La jeune République, face aux grévistes, doit éviter le massacre des innocents, ineffaçable stigmate du bonapartisme : « La balle qui fracassa l'enfant de la rue Tiquetonne, cette balle ramassée par le génie de Hugo et jetée au front de l'Empire, y laissa une marque noire<sup>62</sup>. » Car le poète des *Châtiments* a défendu la démocratie sociale, bien avant *Quatrevingt-treize* ; *Les Misérables* saluent l'héroïsme des insurgés républicains de 1832, mais aussi « le pavillon social au sommet de la plus haute barricade de Juin<sup>63</sup> ». Si bien que Hugo partage avec Vallès et Grousset l'honneur d'avoir été rayé du registre de la Société des gens de lettres, « l'un [...] après Décembre, les autres après Mai<sup>64</sup> » ; parmi les thuriféraires du poète national, combien de « bourgeoisillons féroces » ont voté après le coup d'Etat « l'expulsion de Hugo [...] lion blessé dont les rugissements déchiraient l'oreille de César<sup>65</sup> » !

Nulle idolâtrie néanmoins dans cette admiration. Alors même que la foule se presse à l'Arc de Triomphe pour célébrer Hugo, Vallès rappelle que l'œuvre d'Eugène Pottier, dans son humilité démocratique, incarne la poésie sociale d'une époque en devenir : « La France nouvelle, les générations qui arrivent, le peuple qui monte, demandent une autre poésie que la poésie romantique avec sa manie d'idéal, comme on demande un autre théâtre et un autre roman<sup>66</sup>. »

Cette littérature nouvelle s'avance, à la fin des années 1870, sous la bannière naturaliste : dès 1878, Vallès défend énergiquement Zola, lorsque les articles cinglants publiés par ce dernier dans *Le Messager de l'Europe* déclenchent un débat violent. L'argumentaire de Zola n'a rien d'un réquisitoire antiromantique aussi anachronique que

---

conclusion du compte rendu de Vallès est sans équivoque : « Les hommes de ce temps, dit [Hugo], furent des greffiers, non des bourreaux. Mot qui luit comme une torche dans le gris du soir [...] qui protège tous les calomniés de l'histoire les prisonniers sur les pontons et les morts dans les tombes ! » (« *Quatrevingt-Treize* », *Revue anglo-française*, mars-avril 1874, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, t. 2, p. 80).

<sup>59</sup> J. Vallès, « *Quatrevingt-Treize* », article cité, p. 74. Le roman de Hugo aurait même inspiré à Gounod un projet d'opéra (« Un mot sur Gounod », *Le Citoyen de Paris*, 5 avril 1881, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 439).

<sup>60</sup> J. Vallès, « Notes d'un absent », *Le Voltaire*, 22 août 1878, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 110. L'alexandrin de Hugo est légèrement différent : « Jersey rit, terre libre au sein des sombres mers » (« *Eblouissements* », *Les Châtiments*, livre VI, « La stabilité est assurée »).

<sup>61</sup> J. Vallès, « Chronique », *Le Réveil*, 16 janvier 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 755.

<sup>62</sup> J. Vallès, « Les mères devant les soldats », *La Marseillaise*, 26 juillet 1878, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 106.

<sup>63</sup> J. Vallès, « Le faubourg Saint-Antoine », *La France*, 17 novembre 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 834.

<sup>64</sup> J. Vallès, « Journal d'Arthur Vingtras », *Gil Blas*, 28 mars 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 784.

<sup>65</sup> J. Vallès, « Parias dodus », *Le Cri du peuple*, 2 janvier 1883, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 1421.

<sup>66</sup> J. Vallès, « La poésie populaire. Sur Eugène Pottier », *Le Citoyen de Paris*, 1<sup>er</sup> mars 1881, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 426-427.

simpliste. De même qu'autour de 1850, la modernité a représenté aussi bien un infléchissement qu'une antithèse du romantisme, le roman réaliste hérite de « l'élargissement du dictionnaire » et de la révolution esthétique initiée par la grande génération de 1830 : « Nous tous, écrivains de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, nous sommes donc, comme stylistes, des enfants des romantiques<sup>67</sup>. » Legs encombrant, dont les militants naturalistes les plus fervents, « gangrenés de romantisme jusqu'aux moelles<sup>68</sup> », peinent à se débarrasser ; la fièvre lyrique continue à sévir par intermittences chez les écrivains « scientifiques », cependant qu'une poignée de néo-romantiques fougueux cultivent ouvertement l'« affolement cérébral » que leur valent leurs « nerfs détraqués<sup>69</sup> ». Diagnostic d'inspiration flaubertienne que partage Vallès. Ce dernier souligne d'ailleurs que l'ennemi n'est pas tant le romantisme que les pâles resucées qu'en proposent les romans idéalistes, aqueux, tiédasses, badigeonnés de fausse respectabilité bourgeoise : « Queue frétilante du romantisme. M. Zola a marché dessus, et la queue se tord<sup>70</sup>. »

Face à ce tsunami de « bouillon de veau<sup>71</sup> » post-romantique, Vallès comme Zola défendent une poétique de l'originalité – d'où le refus des logiques cénaculaires fondées sur le culte du Génie : « M. Victor Hugo, qui est le plus grand des poètes, a été le plus grand des despotes. Tout un monde d'écrivains s'est fait l'esclave de sa manière, esclave à genoux, et voilà comment une individualité d'un extrême courage a créé une littérature d'une extrême servilité. Mais M. Zola n'est pas le Vacquerie de Balzac<sup>72</sup>. » Être soi, revendiquer le « sens du réel », autant de gestes insurrectionnels qui font de Zola « un rouge en littérature, un communal de la plume<sup>73</sup> », comme naguère Courbet<sup>74</sup>. Cette vocation militante est intrinsèque à l'exercice réaliste de la littérature, bien que les écrivains concernés « ne manquent [...] pas une occasion de dire qu'ils haïssent la politique, ces messieurs Jourdain de l'insurrection<sup>75</sup> ». Sur ce point, Vallès s'oppose frontalement à l'apolitisme revendiqué par Zola : avec « le génie de l'observation et

---

<sup>67</sup> E. Zola, « Lettre à la jeunesse », *Le Messager de l'Europe*, mai 1879, *Ecrits sur le roman*, Paris, Le Livre de poche, 2004, p. 232. Vallès lui-même est victime de la contagion : « [II] attaque Victor Hugo, auquel il a pris toute sa défroque de rhétoricien. Il ignore lui-même qu'il n'est que le très humble disciple de l'auteur des *Misérables* » (*Le Salut public*, 3 juillet 1866, *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du Livre précieux, tome 2, p. 540).

<sup>68</sup> E. Zola, « Les romanciers contemporains », *Le Messager de l'Europe*, septembre 1878, *Ecrits sur le roman*, *op. cit.*, p. 201.

<sup>69</sup> E. Zola, « Lettre à la jeunesse », *Le Messager de l'Europe*, mai 1879, *Ecrits sur le roman*, *op. cit.*, p. 228. Dans *La Fortune des Rougon*, le républicanisme exalté de Silvère est une manifestation du romantisme épique quarante-huitard dont la modernité doit se guérir (cf. David Charles, *Emile Zola et la Commune. Aux origines des Rougon-Macquart*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 44).

<sup>70</sup> J. Vallès, « Notes d'un absent », *Le Voltaire*, 26 décembre 1878, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 124. Cette malicieuse queue de cochon (cochon de Zola !...) carnavalesque la grandiloquence de la rhétorique romantique, et le faux « bon ton » des romanciers idéalistes...

<sup>71</sup> Joris-Karl Huysmans, *A vau-l'eau* [1882], Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2005, p. 505 : « [Folantin] abominait le bouillon de veau des Cherbuliez et des Feuillet ; il ne s'attachait qu'aux choses de la vie réelle. »

<sup>72</sup> J. Vallès, « Notes d'un absent », *Le Voltaire*, 26 décembre 1876, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 126-27. Zola insiste sur ce point fondamental : « Comme le romantisme, [le naturalisme] ne s'enferme pas dans la rhétorique d'un homme ni dans le coup de folie d'un groupe. Il est la littérature ouverte à tous les efforts personnels » (« Lettre à la jeunesse », *Le Messager de l'Europe*, mai 1879, *Ecrits sur le roman*, *op. cit.*, p. 232).

<sup>73</sup> J. Vallès, « Notes d'un absent », *Le Voltaire*, 22 décembre 1876, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 120.

<sup>74</sup> « Les coups de pistolet qu'on tire contre la tradition, même quand la crosse du pistolet est un pinceau, dérangent la tranquillité ou la servilité des lècheurs de tableaux, des lècheurs de ministres » (« Courbet », *Le Réveil*, 6 janvier 1878, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 91).

<sup>75</sup> J. Vallès, « La littérature sociale », *Le Cri du peuple*, 10 avril 1884, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 1240.

l'héroïsme de la vérité », on est nécessairement « du parti de l'audace dont parlait Danton, et l'on fait la joie de la révolution<sup>76</sup>. »

A la fin de l'Empire, les romans des Goncourt ou de Zola, ainsi que les toiles de Courbet, ont fourni un contrechamp quotidien et résolument moderne au très romantique *Paris-Guide* patronné par Hugo<sup>77</sup> ; reste que la contagion romantique ne s'éteint pas : les écrivains continuent à préférer les « héros à panache et à grande figure<sup>78</sup> », et gratifient volontiers leurs personnages d'un « caractère romantique<sup>79</sup> » favorable aux grands effets. « Ceux-là même, dont la critique accuse ou salue le naturalisme, ne sont, par plus d'un côté, que des romantiques à rebours, qu'ils s'appellent Becque ou Zola<sup>80</sup>. » L'anti-romantisme n'est qu'une manifestation ponctuelle de la conviction actualiste, laquelle définit la littérature comme renouvellement incessant : « Le réalisme, le naturalisme, crèveront après le classicisme et le romantisme<sup>81</sup>. »

Au-delà des héritages génériques et stylistiques, l'influence du romantisme tient au prestige de sa légende, construite en trois phases : le temps des combats, l'époque des mémoires, enfin, après la Commune, la période de consécration qu'emblématise la flamboyante *Histoire du romantisme* de Gautier [1872]. Zola avoue sans détour : « Nous entendons le vacarme épique d'une grande forge [...] les géants de l'époque forgeant, au milieu d'un roulement de tonnerre, les œuvres de feu et de fer qu'ils nous ont laissées<sup>82</sup>. » Vallès lui-même reconnaît l'attrait qu'exercent, à distance, « cers cénacles chevelus, dont les gilets étaient, par quelque coin, des bouts de drapeau rouge. Ils étaient une demi-douzaine qui portaient leur tête comme des saint-sacrements, Saint-Just de la révolution nouvelle<sup>83</sup>. »

Reste que cette fascination comporte un double danger : les « poétaillons » se délitent dans le ressassement anachronique des traditions léguées par le « vieux cénacle d'autrefois<sup>84</sup> », et se privent de toute action réelle sur le monde en valorisant un sectarisme quasi-autiste. D'où, chez Vallès journaliste, une offensive tous azimuts : contre la royauté autoproclamée de la Poésie, « condamnée au métier de courtisan et de courtisane, malgré ses grands airs d'inspirée<sup>85</sup> » ; contre le culte des Génies<sup>86</sup> façon *William Shakespeare* ; contre

---

<sup>76</sup> J. Vallès, « La Révolution [à M. Alphonse Daudet] », *La Rue*, 21 décembre 1879, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 415.

<sup>77</sup> Le projet du *Tableau de Paris* inscrit ce « tournant réaliste » dans la tradition du genre (« Le Tableau de Paris », *Gil Blas*, 26 janvier 1992, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 764-765).

<sup>78</sup> J. Vallès, « Le gagne-pain », *Le Réveil*, 21 novembre 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 847.

<sup>79</sup> Ainsi Daudet a-t-il transformé en Ruy Blas de brasserie le personnage « bizarre » de Thérion (« Un personnage des *Rois en exil* : Elysée Méraut », *La Rue*, 14 décembre 1879, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 415).

<sup>80</sup> J. Vallès, « Le théâtre nouveau. A Henri Becque », *Le Réveil*, 22 septembre 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 824-825.

<sup>81</sup> <sup>81</sup> J. Vallès, « Les Dix », *Le Réveil*, 3 juillet 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 805 : invité à siéger à l'Académie Goncourt, Vallès refuse cet honneur.

<sup>82</sup> E. Zola, « George Sand », *Le Messager de l'Europe*, juillet 1876, *Écrits sur le roman, op. cit.*, p. 171. Sur le portrait de l'écrivain en forgeron, je me permets de renvoyer à mon article « Rimbaud, "Le Forgeron" : un bonnet rouge au dictionnaire », *Parade sauvage*, n° 27, 2017, p. 13-30.

<sup>83</sup> J. Vallès, « Les Cénacles », *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 864.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 866.

<sup>85</sup> <sup>85</sup> J. Vallès, « Auguste Barbier », *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 767. L'article rappelle : « [Victor Hugo] tint pendant un quart de siècle pour le roi et pour l'empereur. Il n'arriva au respect du peuple, à la haine des Bonapartes, que le surlendemain de Juin et que le lendemain de Décembre. »

<sup>86</sup> Dont Dante, figure tutélaire du Proscrit, notamment dans *Les Contemplations* : « Quand je lis Dante [...] je ne frémis pas, je pionce [...] Je n'ai pas l'envergure qu'il faut ; je suis né de gens trop du commun » (« Journal d'Arthur Vingtras », *Gil Blas*, 18 avril 1992, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 790).

la « queue du romantisme » qui s’infiltré jusque dans les livres d’étrennes<sup>87</sup>, ou les postures des statues – Proudhon lui-même risque d’en être victime : « [Les sculpteurs] sont capables d’écheveler le modèle et de crispé le pan de sa lévite, parce qu’on a représenté jusqu’ici les socialistes avec du vent dans la tignasse et dans les basques<sup>88</sup> ! »

Le débat romantique reste, jusqu’aux années 1880, une question brûlante, dont les enjeux esthétiques et idéologiques sont considérables. Cette actualité paradoxale explique que Vallès, dans ses fictions mémorialistes<sup>89</sup> parues entre 1876 et 1885, exerce son intarissable verve satirique sur la monomanie romantique qui a marqué sa propre jeunesse : le réalisme actualiste a nécessité nombre d’exorcismes... Parallèlement, *Le Cri du peuple* se fait l’écho, dans sa rubrique littéraire, des débats en cours sur la portée sociale des œuvres naturalistes : « Victor Henri Meunier [...], autre spécialiste du *Cri*, est un hugolien inconditionnel qui n’apprécie pas toujours les “vulgarités” naturalistes. Peu édifiantes, elles manqueraient à son goût de respect pour le peuple. Séverine n’en pense pas moins. Alexis, lui, les justifie et les exalte au nom de la vérité<sup>90</sup>. »

Des débuts du second Empire à l’apothéose républicaine de Hugo, l’antiromantisme paradoxal de Vallès offre un « point d’optique » privilégié : le débat est décisif, en ce qu’il engage la mission de l’écrivain et le rôle de la littérature. Vallès partage avec le romantisme social l’idéal d’un art engagé, révolutionnaire et démocratique ; c’est précisément cette convergence originelle qui précipite la rupture : quand la canaille lyrique dégrade la solidarité en sensiblerie hypocrite, quand l’esthétique intimiste se renverse en autolâtrie forcenée, quand la grandiloquence du style dérobe le réel, la modernité se trouve sommée d’inventer les modes d’expression nouveaux qu’exigent les reconfigurations du champ artistique et littéraire. A l’heure où le parti de l’Ordre fait de l’antiromantisme un argument péremptoire pour reléguer des écrivains à l’écart de l’espace public, Vallès revendique la mission essentiellement politique de la littérature : cet héritage militant du romantisme s’inscrit désormais, sans reniement mais sans servilité, dans les expérimentations réalistes ou naturalistes, et dans l’utopie d’une littérature faite par tous et destinée à tous.

Corinne Saminadayar-Perrin  
Université Paul-Valéry, Montpellier 3 / RIRRA 21

---

<sup>87</sup> Les honnêtes bourgeois eux-mêmes sont saisis du vertige romantique, et offrent à leur progéniture des livres « où se déchain[ent] l’ossianisme, le byronisme et l’hugotisme » (« Chronique », *Le Réveil*, 26 décembre 1881, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 744).

<sup>88</sup> J. Vallès, (« Chronique », *Le Réveil*, 21 novembre 1881, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 733).

<sup>89</sup> On consultera notamment les « Mémoires d’un jeune homme qui a voulu faire du théâtre », chapitre paru dans la version feuilleton du *Bachelier* [*La Révolution française*, 1879] et non reprise dans le volume paru en 1881. Vallès insiste aussi sur la question dans *Le Candidat des Pauvres* [*Journal à un sou*, 1880] et les *Souvenirs d’un étudiant pauvre* [*Le Cri du peuple*, 1884]. Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article « Antimémoires de la vie littéraire. Jules Vallès », *Souvenirs de la vie littéraire*, V. Laisney dir., Liège, « Situations », 2017, p. 121-133.

<sup>90</sup> Silvia Disegni, « Alexis journaliste au *Cri du peuple* », *Relecture des petits naturalistes*, Colette Becker et Anne-Sophie Dufief dir., Presses de l’université de Nanterre, 2000, p. 126-127. Alexis signe ses chroniques Trublot : tout un programme anti-romantique !